

4<sup>e</sup> Année - N° 124.

Le numéro : 25 centimes

1<sup>er</sup> Mars 1917.

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Abonnement pour la France 15 Frs

*G. Pelle*

Abonnement pour l'Etranger..20Fr

Édité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

## LES ALLIÉS AUX COUVENTS DU MONT ATHOS



Le transport français « Burflé » qui porta la mission en Chalcidique et sur lequel vont être embarquées les armes découvertes dans les couvents. Elles forment sur le quai (à gauche) un tas important dont on ne voit ici qu'une partie. Il y a là 475 fusils, 441 baïonnettes, 103.000 cartouches. Mais combien est-il passé d'armes dans ces entrepôts clandestins ?



Le couvent de Saint-Panteleimon, le plus important de tous. Bâti au fond d'un golfe, les jours de calme sa façade se mire dans les eaux bleues de l'Égée. Le long du rivage des gens du pays pêchent à la grenade. Dans le médaillon : la porte de Saint-Panteleimon, avec les officiers de la mission et les principaux fonctionnaires du couvent.



Les célèbres couvents grecs du mont Athos, dont nous avons récemment donné quelques photographies, étaient devenus pour la plupart des centres d'espionnage et de propagande germanophiles. Les représentants de l'Entente en Grèce, en ayant acquis la preuve, résolurent d'y envoyer une mission d'enquête franco-russe appuyée d'une troupe de 300 hommes. En effet, on y découvrit un lot important de fusils de fabrication autrichienne et de munitions. Après la première visite des officiers de la mission au couvent de Saint-Panteleimon, les principaux Pères les reconduisent au bateau.

# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 15 au 22 Février



Il y a eu encore au cours de cette période quelques petites actions d'infanterie sur le front belge : elles sont de peu d'importance et n'ont pas donné de résultats à l'ennemi dont l'ardeur, dans ce secteur, paraît s'être considérablement refroidie.

Par contre, sur tout le front britannique les opérations se sont poursuivies activement. Le 15, nos alliés font une rafle de prisonniers au nord-est de Gueudecourt ; attaqués au nord-est d'Ypres, ainsi que vers Loos et Messines, ils repoussent les assaillants en leur infligeant des pertes sensibles. Le lendemain voit se produire des épisodes analogues : tandis que nos amis, au sud-est de Souchez, forcent une tranchée où ils capturent quelques hommes, on les attaque au nord-est d'Armentières : les Allemands sont contraints de se retirer, laissant des morts sur le terrain.

Le 17, les Anglais remportent un gros succès qui se traduit pour eux par une avance notable sur les deux rives de l'Ancre. Au sud de la rivière, ils enlèvent les positions allemandes en face de Miraumont et de Petit-Miraumont sur un front de 2.400 mètres, pénétrant de plus de 1.000 mètres dans les organisations ennemis. De ce fait, leur ligne se trouve avancée jusqu'à quelques centaines de mètres du village de Petit-Miraumont.

En même temps, au nord de l'Ancre, ils s'emparent d'une importante position, dont le front embrasse un kilomètre, sur les pentes supérieures de l'éperon coté 127, au nord de la ferme de Baillecourt, qui se trouve à mi-chemin entre Beaucourt et Miraumont-le-Grand. Le même jour, en deux coups de main, l'un au sud de Neuve-Chapelle, l'autre au nord-est de Plovspeerte, les Anglais pénètrent jusqu'aux deuxièmes lignes allemandes ; ils en bousculent les défenseurs, ils y détruisent plusieurs ouvrages et y prennent du matériel. Cette journée est très coûteuse pour les Allemands : ils ont perdu beaucoup de terrain et comptent de nombreux morts, et ils ont laissé entre les mains de nos alliés 773 prisonniers dont 120 officiers ; de plus ils se voient, par cette avance des lignes britanniques, de plus en plus menacés dans leur sécurité à Bapaume. Comme cette perte leur est fort sensible, le lendemain, 18, ils contre-attaquent vigoureusement à l'éperon de la ferme de Baillecourt : trois vagues successives, appuyées de fortes réserves, se jettent inutilement contre la position perdue : l'artillerie de nos alliés brise tous les éclans et détruit encore un grand nombre de Boches. Le 18 encore, les Anglais forcent les lignes allemandes en deux endroits vers Arras, au sud de Fauquissart, au nord d'Ypres ; suivant leur excellente méthode, ils font le plus possible de dégâts dans les ouvrages, et s'en reviennent après avoir tué nombre de leurs défenseurs, en ramenant des prisonniers et une mitrailleuse. Les Allemands cherchent bien à les imiter dans cette petite guerre, mais ils sont toujours repoussés sans avoir atteint aucun de leurs buts ; ainsi en est-il ce jour-là au sud d'Ypres où une tentative de raid leur fait perdre, en morts et prisonniers, un nombre appréciable de leurs soldats. Il faut reconnaître d'ailleurs que les Anglais ne regardent pas à la dépense pour enlever un succès : c'est à flots que leur artillerie déverse les obus sur les positions à conquérir. Le 19, le 20, petites affaires, mais avantageuses pour nos alliés. Un coup de main au sud de Souchez, d'autres à l'est d'Armentières et à l'est d'Ypres ont le résultat habituel : tranchées bouleversées, matériel saccagé ou emporté, prisonniers enlevés, et toujours des Allemands tués en assez grand nombre. Les Boches attaquent, après un violent bombardement, au sud du Transloy : ils font usage de lance-flammes.

Le 21, nos alliés continuent à harceler l'ennemi. Au nord de Gueudecourt, ils s'emparent de quelques éléments de tranchées et de quelques prisonniers. Au sud d'Armentières, ils forcent les lignes allemandes sur un front de 600 mètres, pénètrent fort avant dans les ouvrages, les bouleversent, en ramènent des prisonniers. Dans le même secteur, ils pratiquent une opération semblable sur 450 mètres de front : ils vont jusqu'aux tranchées de soutien, font subir aux défenseurs de grandes pertes, saccagent leurs abris et leur prennent 4 mitrailleuses. Ces dernières vingt-quatre heures ont rapporté aux Anglais 184 prisonniers.

De fréquentes affaires de minime importance ont entretenu une certaine agitation sur le front français. De même que durant les précédentes périodes, c'est tout au long du front que se manifeste l'activité des partis en présence. Le 15, des détachements de nos troupes, entre Oise et Aisne, dans la région de Puisaleine, effectuent un coup de main contre les lignes

ennemis : ils pénètrent jusqu'à la deuxième, bouleversent les ouvrages et ramènent des prisonniers, sans parler d'autres pertes subies par les Allemands ; le même jour deux autres opérations semblables sont menées à bien en Champagne : au sud de Sainte-Marie-à-Py et à l'ouest de la butte du Mesnil. Le 16, mêmes affaires dans la région de Berry-au-Bac et en Argonne ; dispersion de reconnaissances, échec d'un coup de main ennemi au nord de l'Avre.

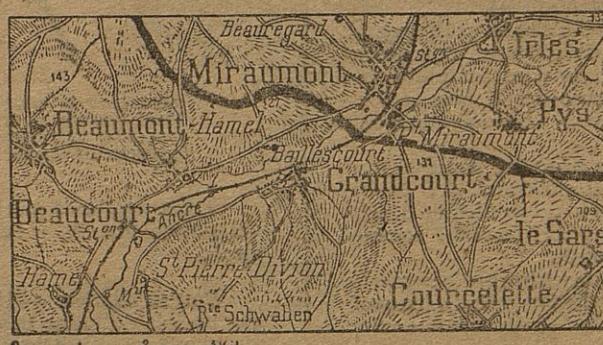
Mais, le même jour, une vraie attaque se produit contre nous en Champagne sur notre front butte du Mesnil-Maison-de-Champagne, c'est-à-dire sur un peu plus de 2 kilomètres, après bombardement d'une intensité qui avait révélé les intentions de l'ennemi. Des explosions de mines devaient aussi, dans la pensée de ce dernier, faciliter l'opération projetée. Des forces d'infanterie assez importantes sont lancées contre nos positions, notamment contre un saillant de notre ligne à l'ouest de Maison-de-Champagne, au nord de la route qui relie ce point à la butte du Mesnil. Ces noms ont déjà paru avec honneur dans les communiqués en 1915, au cours de notre offensive de Champagne. Une autre éminence bien connue aussi, la Main-de-Massiges, se détache à la cote 199 du plan général de la contrée, en arrière de Maison-de-Champagne. Les positions que nous avons gardées là dominent celles des Allemands de Repont et de Rouvroy ; de plus, Maison-de-Champagne voit la vallée de la Dormoise qui prend sa source à la butte de Tahure et coule vers l'Aisne.

L'attaque est menée dans le but évident de nous enlever les positions dominantes que nous occupons : quelques effectifs réussissent à atteindre notre ligne dans le saillant à l'ouest de Maison-de-Champagne et à s'y maintenir. Il s'agit d'un gain d'environ 200 mètres ; le gros de l'attaque est brisé par nos tirs de barrage et nos feux de flanc partis de la région nord de Main-de-Massiges. L'assaillant subit de lourdes pertes ; la lutte d'artillerie reste très violente dans tout le secteur.

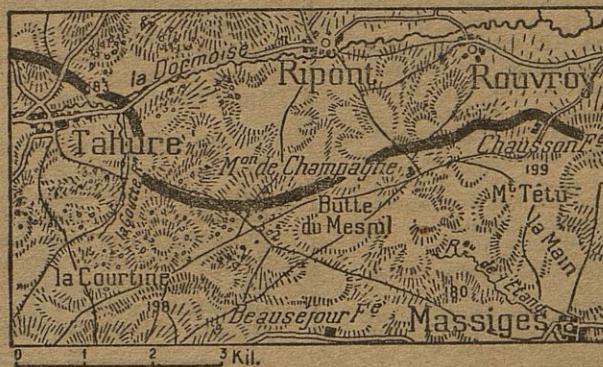
Le 17, c'est aux Eparges, puis à Bezonvaux, que nous sommes attaqués : ce sont des affaires minimes, dans lesquelles les Allemands n'arrivent à rien ; par contre un de nos détachements réussit un fort coup de main en Alsace, en pénétrant dans le saillant d'Ammerzwiller, qu'il bouleverse à fond et où il inflige des pertes cruelles à l'ennemi. Un autre détachement accomplit le lendemain, 18, un raid analogue au bois Le Prétre avec un égal succès. Sur divers points du front, tous ces jours-là ainsi que le 20, on signale de nombreuses rencontres de patrouilles, des dispersions par nos feux de reconnaissances allemandes, mais par-dessus tout, des actions assez violentes d'artillerie dans tous les secteurs. Il va sans dire que le secteur de Verdun, la région de Bezonvaux, la cote 304, sont particulièrement favorisés à cet égard.

Il n'y a pas d'action d'infanterie le 21 : un coup de main dirigé contre nos postes du secteur de la ferme des Chambrettes échoue sous nos feux. L'artillerie reste active dans la Meuse, vers le bois des Caurières et Bezonvaux. De même en Champagne vers la butte du Mesnil.

On signale presque chaque jour l'efficacité du tir de nos batteries contre les dépôts de munitions des Allemands.



L'AVANCE ANGLAISE VERS MIRAUMONT



L'ATTaque DE NOTRE POSITION DE MAISON-DE-CHAMPAGNE

teur de la ferme des Chambrettes échoue sous nos feux. L'artillerie reste active dans la Meuse, vers le bois des Caurières et Bezonvaux. De même en Champagne vers la butte du Mesnil.

On signale presque chaque jour l'efficacité du tir de nos batteries contre les dépôts de munitions des Allemands.

### NOTRE COUVERTURE

#### LE GÉNÉRAL PELLÉ

Né le 18 avril 1863 à Douai, entré à l'Ecole polytechnique en 1882 d'où il sortit dans l'artillerie, le général Pellé a fait une partie de sa carrière dans les colonies, de 1900 à 1903 il fut à Madagascar, en 1911, comme colonel, il commanda les troupes auxiliaires du Maroc. Entre temps, il avait été attaché militaire à Berlin (1909).

Au début de la guerre il était à l'état-major général de l'armée ; au mois d'octobre 1914 il était nommé général de brigade et était chargé des fonctions de major-général des armées du Nord-Est.

Le 18 octobre 1915 il était promu commandeur de la Légion d'honneur avec le motif suivant :

« Grâce à une merveilleuse faculté d'assimilation et à une puissance de travail exceptionnelle, jointes aux plus belles qualités de tact et de bon sens, assure de la façon la plus brillante les lourdes et délicates fonctions de major-général. »

Actuellement le général Pellé commande sur le front une division d'infanterie.

# LE SERVICE DE SANTÉ DE L'AVANT

Le service de santé de l'avant comprend l'ensemble des formations qui se déplacent avec l'armée, en suivant les mouvements et auxquelles se rattachent les formations annexées au service de l'évacuation, gare d'évacuation et trains sanitaires fonctionnant entre celle-ci et la gare régulatrice d'où le blessé est évacué sur les hôpitaux du territoire. C'était en substance au début de la guerre le service médical d'armée.

Au point de vue des pratiques médicales en cours à cette époque, le souci dominant était celui de la rapidité d'évacuation, et c'est ce sentiment qui préside, dans la mesure du possible, à la relève et à l'évacuation ; on se bornait donc uniquement, au point de vue des soins, à faire et à renouveler le pansement et à n'intervenir chirurgicalement que dans les cas d'indispensabilité absolue. C'était, somme toute, la doctrine de l'emballage aseptique qui dominait la ligne de conduite chirurgicale, et qui résultait tout naturellement de la conception de la non-infection des plaies.

D'où venait cette conception ? De deux causes : tout d'abord, d'une croyance *a priori* à la non-infection des balles de petit calibre à grande vitesse et à l'asepsie relative des plaies qui en résultent ; ensuite, des constatations des guerres précédentes au cours desquelles l'expérience avait établi les dangers de l'intervention immédiate et les bons résultats de l'abstention (1).

Mais, au cours de la guerre actuelle, on ne tarda pas à s'apercevoir que la balle, au moins celle de l'ennemi, faite de deux parties (chemise et masse), n'est pas du tout humanitaire ; qu'elle se fragmente, reste dans les plaies et, même lorsqu'elle n'est pas préalablement retournée, cause des lésions sévères ; qu'enfin l'infection est la règle, et particulièrement virulente lorsqu'il s'agit de projectiles d'artillerie.

Penser à l'infection des plaies, c'était conclure à la nécessité d'une opération aussi précoce que possible, car le seul traitement rationnel des plaies infectées (surtout si elles contiennent des corps étrangers, projectiles et débris de vêtements) est leur ouverture large, leur nettoyage à ciel ouvert ; somme toute le traitement direct de la lésion pour ainsi dire exposée.

A ce principe, qui constitue l'élément directeur de la chirurgie des membres, devait nécessairement répondre un principe analogue en ce qui concerne le traitement des plaies des viscères, aussi, malgré les chiffres et les conclusions tirées des campagnes précédentes, les chirurgiens de carrière ne voulurent pas admettre que, les lésions étant analogues, les principes de la chirurgie civile ne furent pas applicables aux blessures de guerre.

La mise en pratique des méthodes de la chirurgie civile donna des résultats remarquables ; les statistiques s'améliorèrent aussitôt, aussi bien au point de vue du pronostic vital qu'à celui des invalidités. Je n'en veux pour preuve que les chiffres concernant les plaies de l'abdomen (celles qui comportent la mortalité la plus élevée). Tandis que, dans les cas non opérés, il y avait 75 à 80 % de morts, en opérant, on arrive à 64 % seulement ; et encore, parmi les cas non opérés, entrent vraisemblablement nombre de plaies non pénétrantes, c'est-à-dire qui guérissent presque à coup sûr.

Enfin, l'application des méthodes et techniques de Carrel et leur généralisation changea du tout au tout la chirurgie de guerre.

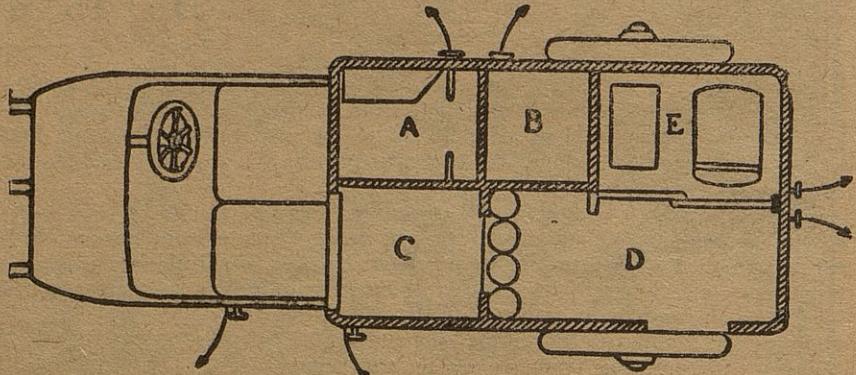
Mais, pour mettre en pratique les principes de la chirurgie civile, il est indispensable d'en appliquer également les méthodes, et autant que possible faire bénéficier la pratique de guerre des conditions d'exercice de la chirurgie du temps de paix ; c'est dire qu'elle nécessite un chirurgien de carrière qui opère dans une salle d'opération organisée avec un matériel stérilisé suivant les méthodes habituelles, assisté par un personnel accoutumé, et surtout dans un court délai après la blessure.

Trouver le chirurgien de carrière était certainement la partie de beaucoup la plus facile du programme à remplir, la mobilisation ayant heureusement mis à la disposition des blessés les nombreux médecins exerçant la chirurgie dès le temps de paix soit au titre privé, soit dans les hôpitaux civils et militaires ; il suffisait dès lors de retirer des régiments et des services d'évacuation tous ceux que des titres sérieux désignaient comme capables d'opérer.

(1) Notamment en ce qui concerne les plaies de l'abdomen. En effet, les chiffres suivants, extraits de l'intéressant volume *Les plaies de l'abdomen* (par Abadie Acassore, Paris 1916), montrent combien dans cinq guerres précédentes l'abstention valait mieux que l'opération : guerre de Sécession (1861-1865), 90 % de mortalité postopératoire, 66 % chez les non-opérés ; guerre Sino-Japonaise (1894-1895), 100 % de mortalité postopératoire, 75 % de mortalité dans la non-intervention ; campagne de Cuba, mortalité opératoire 90 %, non-intervention 71 % ; campagne du Transvaal, mortalité opératoire 95 %, non-intervention 30 à 60 % suivants statistiques ; enfin dans les campagnes de Mandchourie et des Balkans (1913), les chiffres étaient encore plus convaincants dans le sens de la non-intervention. Si bien que l'on prenait pour règle l'opinion de Mac Cormac : « Un homme blessé à l'abdomen meurt s'il est opéré, et demeure en vie s'il n'est pas opéré. »

Beaucoup plus difficile était la deuxième partie du programme, celle qui a trait à l'installation des services chirurgicaux. En effet, deux conditions s'opposaient matériellement et rendaient difficile la réalisation pratique des formations chirurgicales de l'avant : condition de proximité de la ligne de feu ; condition d'installation chirurgicale ; car, si, d'une part, la stabilisation des lignes facilite la construction et l'aménagement de centres, l'allongement du tir d'artillerie accroît considérablement en profondeur la zone dangereuse, nécessitant dans toute la zone battue la construction exclusive de postes capables de résister aux pièces de moyen et fort calibre.

Cependant, le souci de porter secours aux blessés en temps utile a conduit à résoudre la question.



VOITURE AUTOMOBILE CHIRURGICALE

A. Loge pour la table d'opération et le matériel. — B. Coffre pour les boîtes d'instruments. — C. Compartiment pour les médecins. — D. Compartiment pour cinq infirmiers contenant les boîtes de pansement. — E. Loge pour les appareils de stérilisation.

Trois systèmes ont été mis en pratique concurremment : le système des postes blindés ; l'équipe chirurgicale automobile ; l'ambulance chirurgicale.

**Postes blindés.** — Ils sont réservés aux cas d'extrême urgence, c'est-à-dire aux blessés du crâne et de l'abdomen, aux plaies des vaisseaux avec hémorragie abondante, aux brolements des membres, aux lésions du larynx nécessitant la trachéotomie ; c'est-à-dire aux blessures qui ne peuvent et ne doivent pas attendre. C'est dire qu'il faut que ces postes soient situés à proximité de la toute première ligne (quelques cent mètres à peine), mais en même temps à l'abri des tirs d'artillerie. Somme toute, il s'agit de créer une sorte de petit hôpital blindé de première ligne avec salle d'opération et quelques lits de repos destinés à hospitaliser les opérés le temps indispensable. Quant à ce qui est du matériel opératoire, il peut être soit stérilisé sur place (ce qui n'est guère possible qu'au moyen de l'ébullition ou avec de petits appareils de stérilisation), soit apporté pendant la nuit d'un centre chirurgical voisin.

La construction d'un poste d'un tel genre n'est pas autrement compliquée ; ceux qui sont actuellement construits ont donné les meilleurs résultats. Une figure montre la coupe d'un de ces postes.

**Équipe chirurgicale automobile.** — Composée d'un chirurgien, d'un aide, d'un anesthésiste, de deux infirmiers ou infirmières spécialisés, cette équipe se déplace rapidement à l'aide d'une voiture automobile qui porte le matériel opératoire, les instruments et tout un matériel de stérilisation. En s'annexant à une formation divisionnaire ou régimentaire, elle peut improviser une petite ambulance et une salle d'opération dans le premier local possible.

**Ambulance chirurgicale.** — Elle constitue en quelque sorte un hôpital de campagne, et peut être soit une formation ordinaire du service de santé telle que l'ambulance divisionnaire ou de celle de corps ; soit, aussi et surtout, une ambulance chirurgicale automobile. Dans ce dernier cas, il s'agit d'une formation importante, analogue comme organisation à un service de chirurgie des hôpitaux civils avec un chef de service, des assistants, chirurgiens et médecins, des infirmiers étudiants et des infirmiers non-étudiants. Elle se déplace rapidement grâce à de nombreuses voitures automobiles qui, en dehors du matériel chirurgical, transportent les baraquements, tentes et matériels nécessaires à l'installation d'un hôpital comportant des services accessoires tels que la radiologie.

Dans l'ensemble, on peut conclure que :

1<sup>o</sup> Le poste blindé sera l'organe de régiment ;

2<sup>o</sup> L'équipe chirurgicale se déplaçant rapidement peut en un très court délai venir répondre aux besoins et renforcer une ambulance de division ;

3<sup>o</sup> L'ambulance chirurgicale, surtout automobile, est au contraire un organe d'armée qui sera appelé au cas d'engagements importants et sera à même de recevoir rapidement des blessés grâce aux sections d'évacuation automobile.

Cette classification fait comprendre que la nature des opérations que l'on doit pratiquer dans ces services sera différente : le poste blindé aura à traiter les urgences immédiates (hémorragies, asphyxie par lésion du larynx, abdomen) ; l'équipe chirurgicale aura à pratiquer les interventions urgentes ; enfin l'ambulance chirurgicale recevra et traitera toutes les autres blessures.

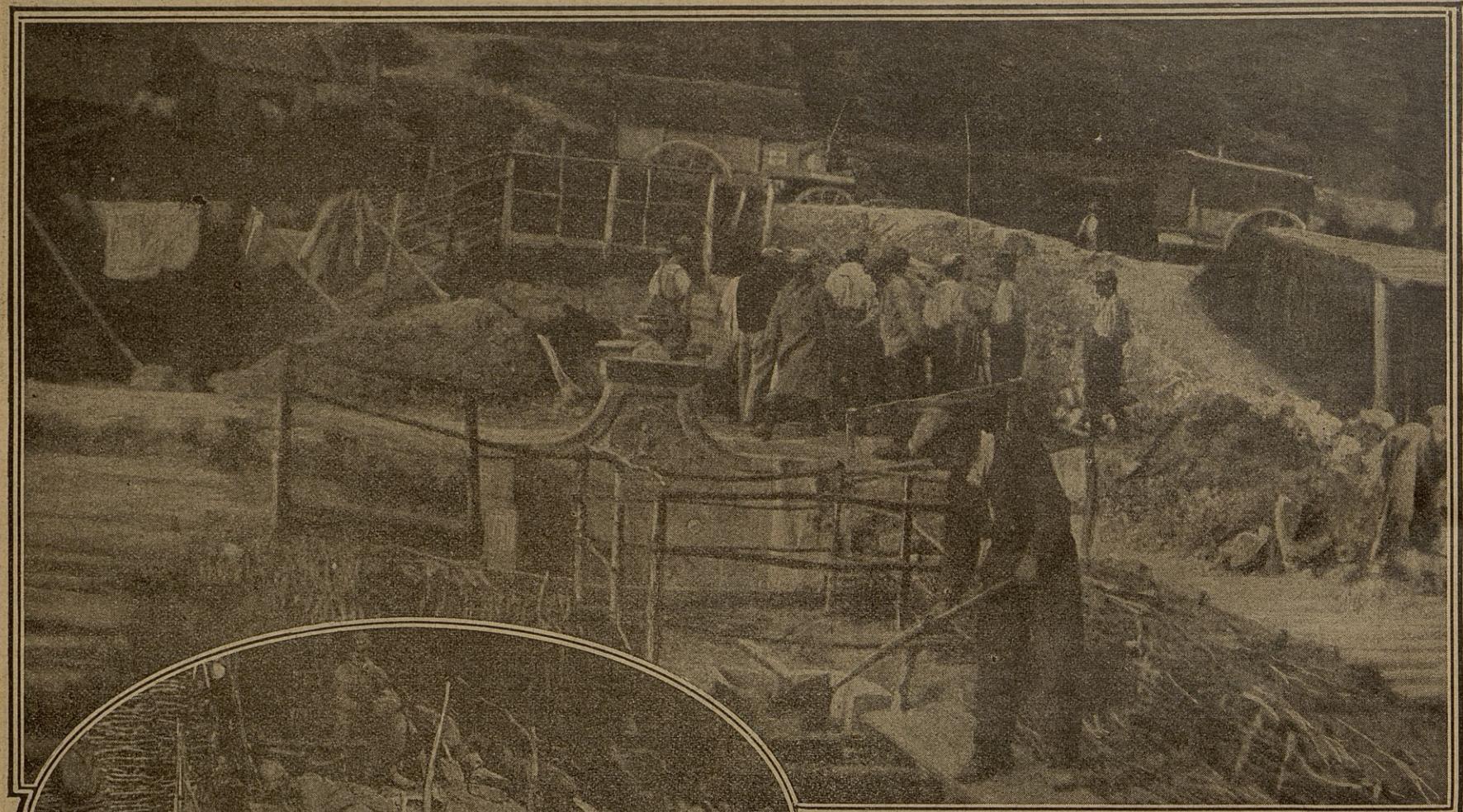
Récemment, à la suite d'une réunion consultative des chefs des services chirurgicaux du front, le sous-secrétaire d'Etat du service de santé, dont on ne saurait trop louer l'intelligente initiative, vient de réglementer le fonctionnement des formations chirurgicales, aussi on peut dire que l'ère opératoire a remplacé l'ère abstentionniste, et cela pour le plus grand bien des blessés.

## L'ADMIRABLE CHARITÉ DE LA SUISSE



Ce n'est pas seulement dans la Suisse française que nos malheureux compatriotes des régions envahies ont trouvé, à leur retour d'Allemagne, assistance et réconfort; voici des photographies prises à Zurich qui montrent qu'en Suisse allemande la générosité de nos voisins s'est exercée de la façon la plus touchante envers les femmes, les vieillards et les enfants. Grâce au Comité des rapatriés des pays envahis fondé par M. le pasteur Cuendet, assisté de MM. Wixler et Diebold, de Mmes Oexline, Kalb, de Mlles Brandt, Willem, Kalb, Kunsler, Spoerri, plus de 120.000 rapatriés ont été secourus.

## INSTALLATIONS DE FORTUNE EN ARGONNE

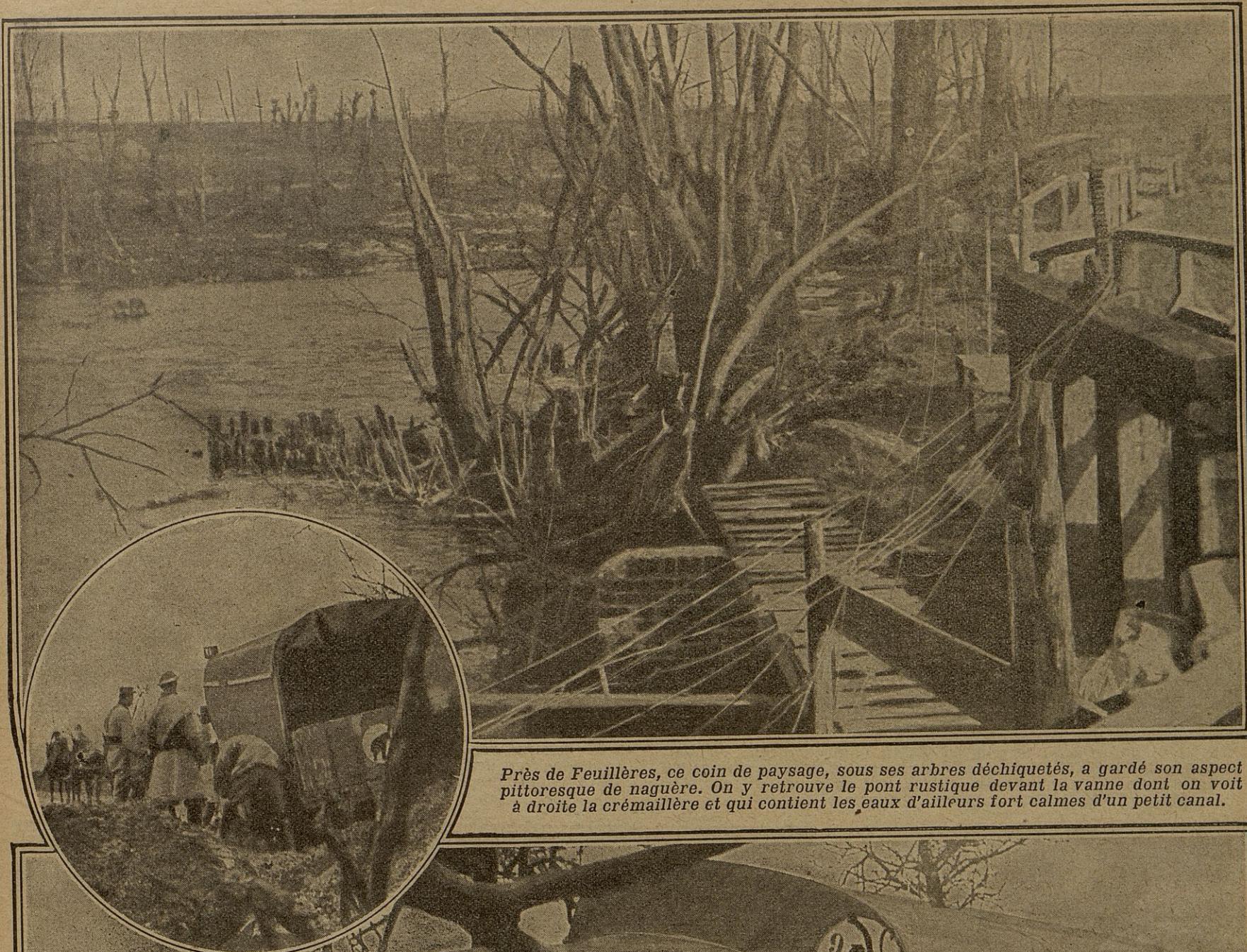


*A la Harazée le génie a constitué autour de la jolie fontaine dont les eaux n'avaient plus leur pureté d'autrefois un champ d'épuration qui permettra à nos soldats de boire sans crainte. Dans le médaillon : des fantassins sont au repos.*

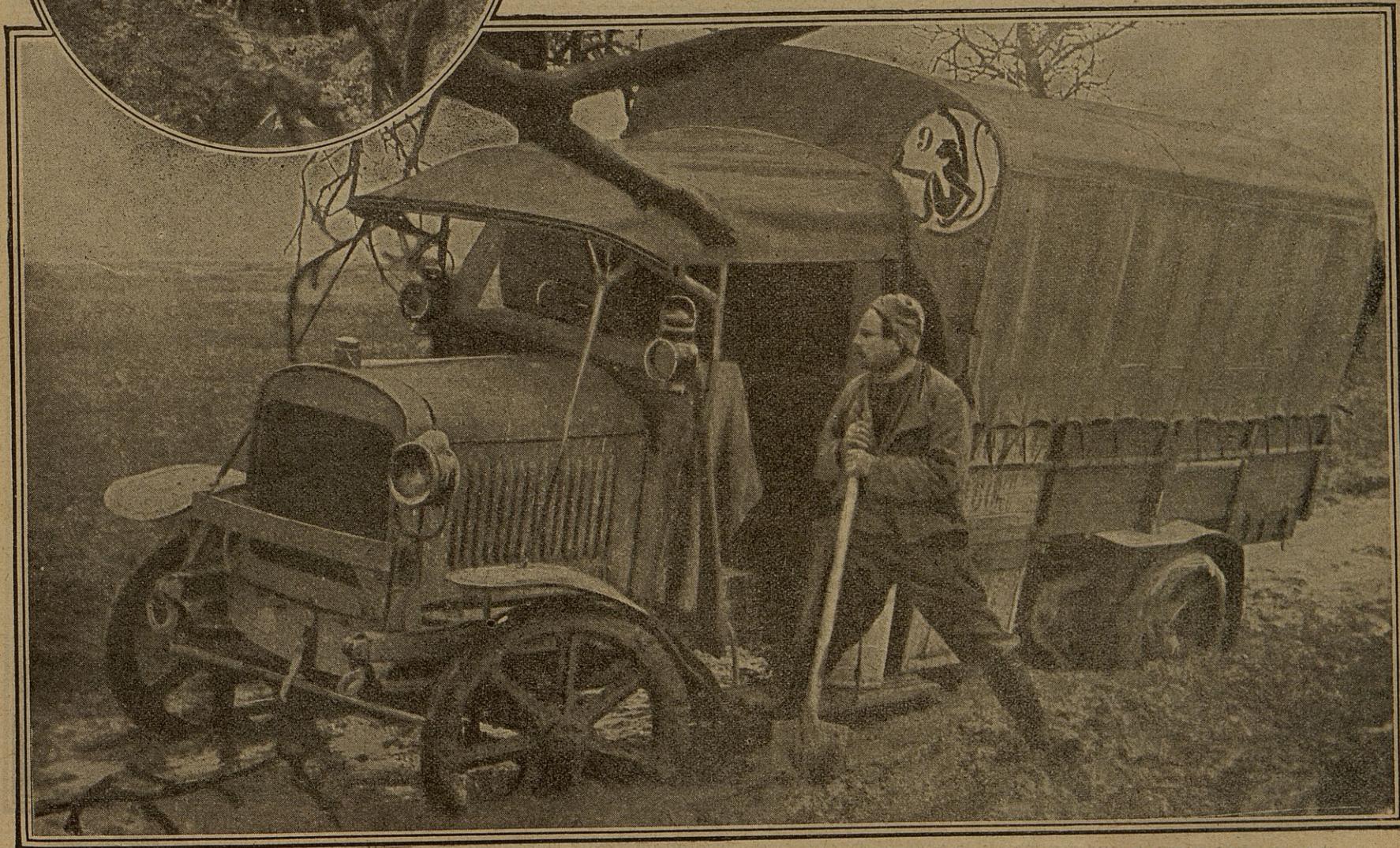


*De temps à autre reviennent dans les communiqués les noms du Four-de-Paris, de la Harazée, du bois Bolante, tous ces noms qui rappellent les luttes terribles qui se sont livrées à travers ces bois de l'Argonne ; aujourd'hui la fureur de la bataille s'est un peu calmée dans cette région. Mais on veille de notre côté. Voici un poste de commandement solidement construit ; il peut résister aux obus et se trouve, par des dispositions ingénieuses, caché à la vue des avions.*

## LA GUERRE DANS LA SOMME

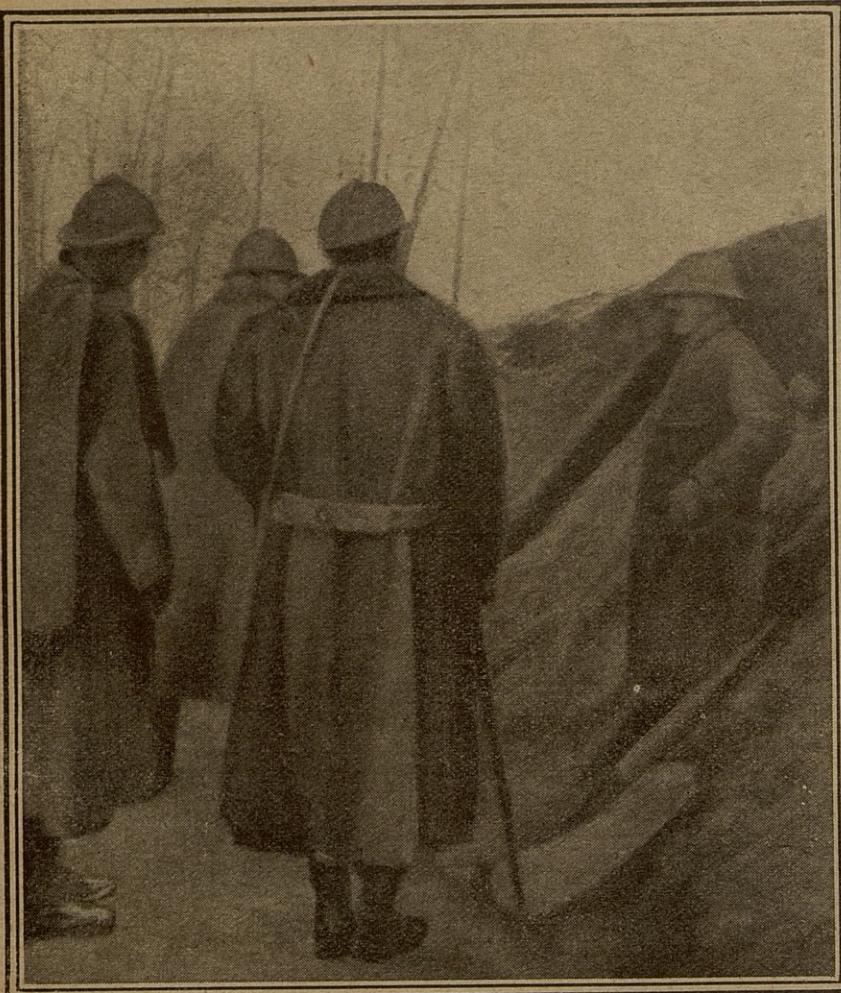


Près de Feuillères, ce coin de paysage, sous ses arbres déchiquetés, a gardé son aspect pittoresque de naguère. On y retrouve le pont rustique devant la vanne dont on voit à droite la crémaillère et qui contient les eaux d'ailleurs fort calmes d'un petit canal.

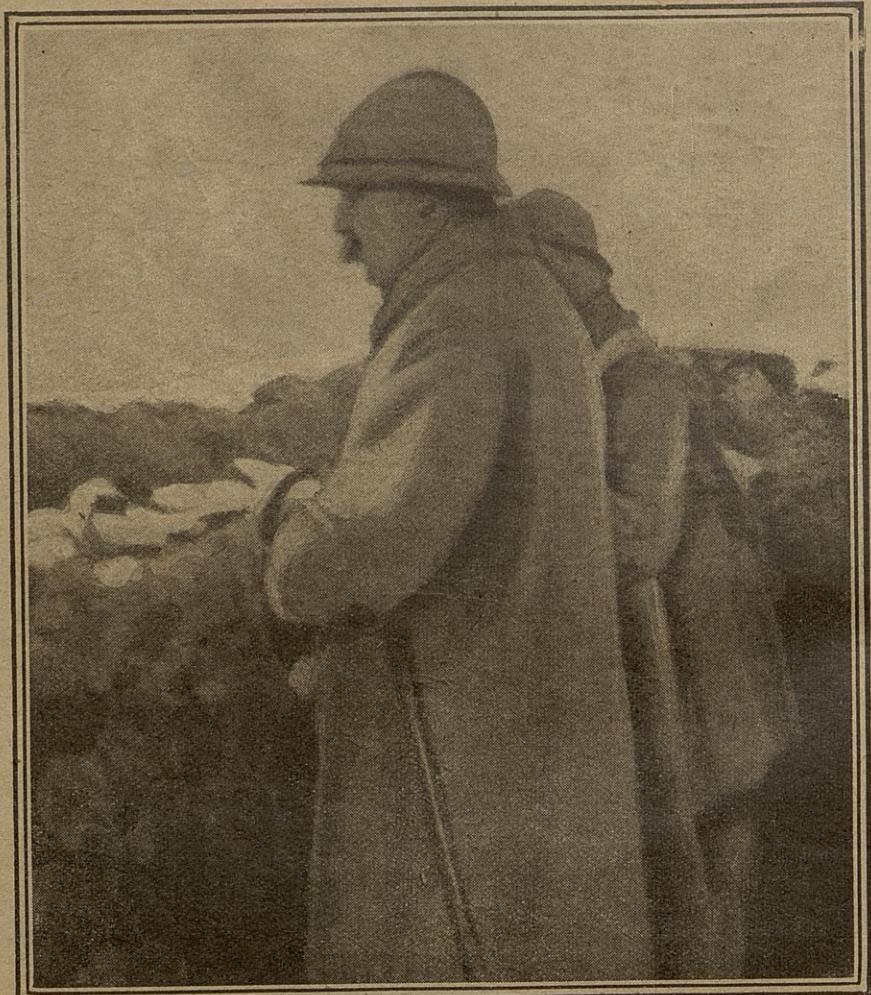


Les champs de bataille de la Somme, où le terrain est émietté par les obus, se transforment par les grandes pluies et par les dégels en vastes nappes de boue épaisse, collante, d'où hommes, bêtes et véhicules ont grand'peine à se dépêtrer. Voici un lourd camion enlisé dans ce sol inconsistant. Il faut user de la pelle pour le dégager. Dans le médaillon : un autre camion auquel est arrivée la même mésaventure et que l'on s'efforce de désemboîter à l'aide de chevaux, ce qui est une opération peu commode.

## UN GÉNÉRAL INSPECTE SON SECTEUR



En avant du groupe, le général T. Accompagné de deux officiers, il visite une des tranchées de première ligne de son secteur afin de s'assurer par lui-même si tout est en ordre, si toutes les précautions ont été prises.



Le général reconnaît les tranchées allemandes aux ondulations qu'elles font dans la nappe de neige qui recouvre le pays. Tout en examinant leur disposition, il donne ses instructions pour le cas où une attaque imprévue en surgirait.



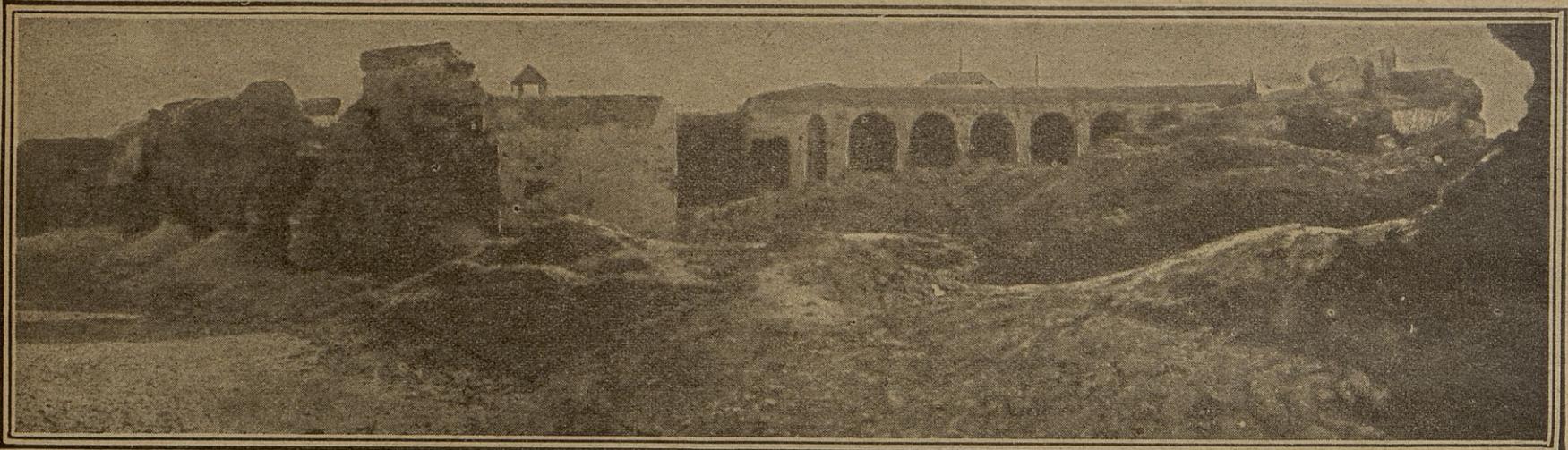
Le ...<sup>e</sup> corps d'armée, que commande le général T. un Alsacien de vieille souche militaire, occupe sur le front un secteur assez calme depuis quelque temps ; mais le général ne se fie pas à cette tranquillité de l'ennemi ; il sait, par l'expérience de la guerre, que les Boches sont toujours prêts à profiter du moindre relâchement de l'adversaire dans la surveillance et la défensive ; aussi, afin de s'assurer que ses troupes sont sur le qui-vive, passe-t-il une inspection minutieuse de son secteur. Le voici, dans un poste d'observation, examinant à la jumelle les lignes ennemis.

## LA REINE DES BELGES AUX TRANCHÉES

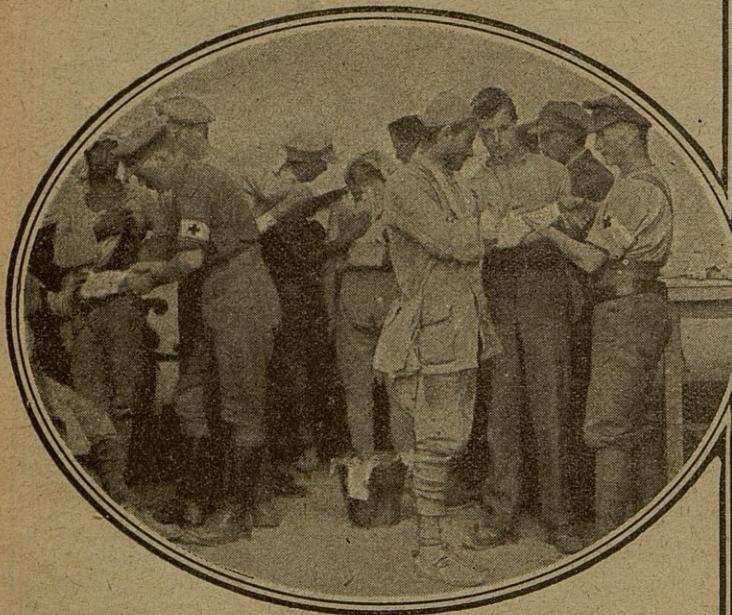


La reine Elisabeth de Belgique, dont l'admirable bonté fait un si noble pendant à l'héroïsme du roi Albert, ne se contente pas de soigner dans l'hôpital qu'elle dirige les blessés et les malades évacués du front : elle va aussi visiter les soldats belges dans leurs cantonnements et même jusque dans les tranchées. La voici, accompagnée du général de Ceuninck et de son état-major, traversant une passerelle qui la conduit aux lignes avancées. Elle s'informera auprès des soldats de leurs besoins et de leurs désirs et les petits soldats belges se trouveront réconfortés par tant de crânerie et de simplicité.

## LA PRISE D'EL ARISH PAR LES ANGLAIS



A gauche, le fort d'El Arish, très délabré par les obus que ne lui ménagèrent pas les Anglo-Egyptiens. A droite, la mosquée, que les artilleurs de nos alliés s'efforcèrent de ménager ; puis des ruines de maisons arabes. La ville a peu souffert du bombardement.



Après la prise d'El Arish la cavalerie de nos alliés se jeta à la poursuite des Turcs qui battaient en retraite et leur infligea une grande défaite à Magdabah. A gauche, blessés turcs soignés par les Anglais. A droite, arrivée à El Arish des 1.350 prisonniers faits à Magdabah.



El Arish, près de la Méditerranée, à la frontière entre l'Egypte et la Palestine, est une position importante pour la défense du canal de Suez. A la fin de décembre, les Turcs, inquiets des progrès des Anglo-Egyptiens, profitèrent de la nuit pour l'évacuer. Elle fut aussitôt occupée par nos alliés pour qui elle est une base d'opérations. Voici un triage de prisonniers faits par nos alliés à Magdabah.



# À TIRE D'AILLE

PAR FÉLIX HAULNOI

## CHAPITRE VI

## QUAND LE BOCHE MENACE

Malgré sa hâte d'entrer en campagne, Jean d'Athis se rendait compte qu'un excès de précautions n'était pas de trop maintenant que « le fauve » était lâché.

Télégraphier à la princesse serait trop lent.

Seul, un avion rapide avait une chance de la prévenir à temps qu'elle eût à fuir, sinon à se tenir sur ses gardes. Les secours arrivaient.

En quelques mots lumineux et précis, il expliqua à Strong où se trouvait exactement la villa des Rosiers. Il en marqua le lieu par une croix sur sa carte d'état-major, qu'il lui tendit.

— Allez, fit-il, et dites à la princesse que je la supplie de se réfugier chez mes sœurs, au « Gros-Chêne ».

Tandis que Strong prenait son essor, William et Jean sautèrent à bord du biplan qui venait d'emmener le dernier prisonnier et se firent conduire au rond-point où leur monoplan était resté en souffrance.

Quelques secondes plus tard leur avion « gazait » à plus de deux cents à l'heure.

Jean, crispé à la direction, allait trop lentement à son gré. Il ne se trouvait plus le même depuis qu'il travaillait à la délivrance de la princesse.

A son mécontentement se mêlaient de vagues inquiétudes. Les circonstances ne le servaient plus. Ses trouvailles les plus ingénieuses se retournaient contre lui. Quel étrange bandeau avait-il donc sur les yeux ? Lui, si clairvoyant d'habitude, si froid, si pondéré, n'agissait plus que par à-coups, par élans, et l'opinion du voisin devenait trop facilement la sienne. Des émotions plus fortes que sa volonté gonflaient son cœur, troublaient son cerveau.

Il se fit de cruels reproches :

— Pourquoi s'était-il lancé comme un fou vers le nord de la forêt sur le simple renseignement fourni par William ? Le quart d'heure perdu là lui coûtait jusqu'ici la partie !... Mais sa grave, son impardonnable maladresse, il l'avait commise le matin au moment où la vue du prince de Worth venait de l'affoler. De quel droit s'était-il permis de suggérer à l'ingénue Willy l'idée de révéler, de trahir la résidence secrète de la princesse ? Ah ! la fatale inspiration !...

Son cœur troublé ajouta aussitôt : le puissant mobile aussi !... Comme le prince était vite sorti de sa résignation passive dès qu'il avait tenu le précieux renseignement !... Le prince était toujours aussi fou de sa femme et c'est un jeu de risquer sa vie quand on aime.

Pas une seconde Jean n'admit que le fugitif succomberait à la tentation prudente de temporiser. Les arfères battantes, son imagination enfiévrée lui montrait le prince mettant à profit sa légère avance et filant d'une traite jusqu'aux « Rosiers », aiguillonné par la certitude de tomber à l'improviste sur sa proie.

La princesse s'était retirée dans cette villa isolée et elle y vivait pour ainsi dire seule, n'ayant pour la servir qu'une vieille bonne à tout faire et une jeune réfugiée serbe recueillie par elle en haine du prince, parce que ce dernier, au cours d'un raid, avait tué, de sa main, le père et la mère de cette enfant.

Sans doute Strong avait quelque chance de se rendre utile assez vite, mais c'était le Boche, brute déchainée, qui, parti le premier, tomberait le premier au sein de cette retraite qui aurait dû rester ignorée. Les murs du parc, la grille toujours fermée empêtraient pendant un bon quart d'heure les secours d'arriver malgré les supplications... malgré les cris... malgré les appels déchirants !... Un quart d'heure !... trois fois plus de temps qu'il n'en fallait pour s'arrêter et pour rayer une faible ferme. Un aviateur, même en temps de guerre, sait bien que son avion fait de lui un être exceptionnel et qu'il peut hasarder des tentatives interdites aux autres hommes.

Et Jean, brûlant d'arriver, consultait à tout ins-

tant sa montre. Son avion donnait son maximum, avec toute l'avance à l'allumage et l'appoint d'un vent favorable.

Sous ses pieds, la terre semblait tourner lentement avec son damier de champs, de bois, de prairies, pointillée de points noirs et rouges — les toits des maisons — et rayée de traits clairs — des rivières —. Vus de haut, les vallonnements existaient à peine, soulignés par des taches d'ombre.

Cependant, Jean approchait. Il reconnaissait les villages familiers, les cités déjà survolées et cette vue redoublait sa fièvre.

Son attention se fixa vers un point encore indécis qui, d'un moment à l'autre, allait sortir nettement des brumes qui l'estompaient. Alors il saurait.

Son cœur s'était mis à battre follement et ses artères martelaient ses tempes. Ah ! quand retrouverait-il son calme placide d'autrefois et son esprit lucide en face du danger ? Mais non !... c'était mieux ainsi !... Est-ce que ses élans passionnés ne déculpaient pas ses qualités combatives ?...

Quoi !... Il ne rêvait pas ?... Là-bas !... Ces points incroyables !... Cinq... six... sept !... Mais on se battait !... Déjà !...

Il se retourna. Willy avait vu.

Strong tout seul luttait comme un forcené contre une escadrille boche !...

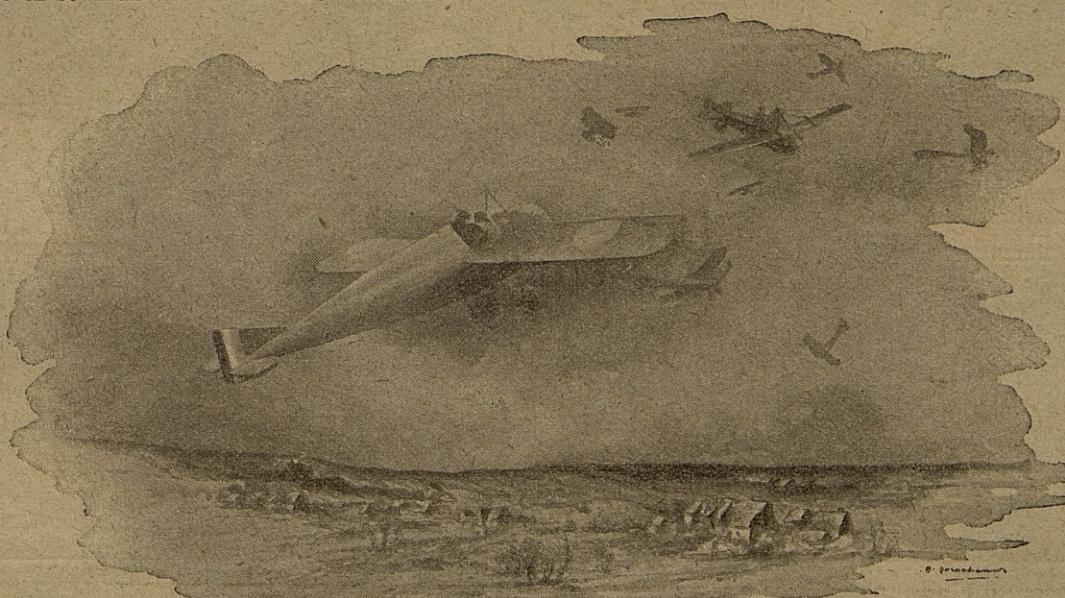
Jean pointa droit vers le ciel pour prendre de la hauteur.

Quant au jeune William, il constatait une fois de plus que la lutte imminente le laissait calme.

Le début de Jean, « l'as des as », comme Strong aimait à l'appeler, le remplit d'aise.

Un avion ennemi sournois, subtil, manœuvrier excellent, dominait le grand « Georges ».

Du zénith, Jean d'Athis fondit comme un émouvement sur ce pilote trop adroit ; il tomba sur lui à pic, comme un bolide.



Alors Willy cessa de penser. Il ne fut plus qu'une machine à viser et à tirer vite et bien, adapté à sa mitrailleuse, étranger à tout ce qui pouvait le distraire. Quand il vit l'un des fokker à portée, celui-ci se trouvait juste dans l'axe mortel, il n'eut plus qu'à tourner sa bande.

Dès les premiers crépitements, l'ennemi flancha puis chavira et coula vers le « dur ».

Un redressement sec fit cabrer l'avion vainqueur qui remonta en chandelle.

Pressé d'en finir, Jean risquait des coups de folie.

Chaque fois qu'il bouclait une boucle hardie, abrutissant l'essaim désespéré des avions boches, il jetait un coup d'œil désespéré vers la terre, si loin !...

Il y voyait un carré minuscule, un carré gris bleu entre deux taches vertes : c'était le toit de la villa des Rosiers entre deux bouquets d'arbres.

Que se passait-il sous ce toit ?

C'est que, très net aussi, à côté du carré d'ardoises se voyait un autre carré blanc, petit comme un papillon posé, l'avion du prince sans nul doute.

Ah ! qu'il s'était voulu piquer vers le sol, puis remonter, mais s'il déclinait la lutte, tous les oiseaux ennemis fondraient sur lui, implacables !... Alors il fallait s'attarder à les servir un à un !... et cette exécution n'en finissait pas.

Chaque fois qu'un fokker s'abimait précipitamment, vite, avant de s'attaquer à un autre, Jean glissait vers le sol un nouveau coup d'œil. Le papillon inactif était toujours là comme épinglé sur le pré.

Enfin, il constata qu'un seul avion ennemi, plus agile ou plus prudent, se tenait encore en équilibre. Strong s'escrimait contre lui, rivalisant d'adresse. Jean vira court pour porter le coup de grâce à ce survivant, mais à ce moment il s'aperçut que, tout en bas, le papillon blanc avait disparu.

Alors il piqua vers le sol comme une pierre qui tombe. Il choisit une place, le plus près possible de la maison, se posa, puis bondit vers l'intérieur de la villa, serré de près par Willy.

Sur le perron ensanglanté gisait le corps fluet de la jeune Serbe.

Jean, lancé comme à l'assaut, et, comme à l'assaut, indifférent aux morts, franchit le corps inerte, monta quatre à quatre l'escalier, et, pressé, se multipliant, traversa en trombe toutes les pièces. On eût dit qu'à lui seul il voulait envahir la maison.

Aucun désordre, aucune trace de lutte, mais devant lui la solitude, des chambres désertes avec leurs meubles en ordre et toutes les portes ouvertes.

Il descendit en trébuchant, le cerveau vide, une contraction douloureuse opprasant sa poitrine.

Vide !... la maison était vide !

Le misérable cependant venait de passer là !... témoin le corps inanimé de la pauvre enfant gisant sur les marches de pierre. Il resta un instant cramponné à la rampe pour ne pas tomber. Il ne se sentait pas encore l'énergie de vouloir de nouveau et il bégayait, désespoiré, perdu :

— Qu'est-ce qui m'a donc changé à ce point que je suis la proie d'une telle faiblesse ?

Une voix le ranima. Cette voix était rassurante. C'était Willy qui, du perron, l'interpellait :

— Descendez vite. L'enfant parle. La princesse est saine et sauve. Elle est libre. Quand le prince est arrivé, elle n'était plus là... Descendez donc !

Jean se sentit revenir à lui.

— Pas là... la princesse !... scandala-t-il comme pour bien se pénétrer de cette certitude.

Alors une grande pitié l'enyaillit au sujet de la pauvre enfant qu'il avait laissée ensanglantée sur le perron.

Il se précipita.

Willy, avec des gestes maternels, rassurait la jeune étrangère dont les yeux énergiques flambaient d'une haine latente.

A la vue du lieutenant d'Athis, ses traits s'adoucirent et elle dit, en trouvant la force de sourire :

— Ces demoiselles sont venues ce matin et elles ont emmené la princesse.

— Es-tu blessée ?

— Je ne crois pas. Le prince a voulu me faire parler et m'a rouée de coups, puis il m'a piétinée là où est ce sang.

— Que lui as-tu dit ?

L'enfant haussa les épaules avec une expression de mépris souverain.

— Rien !... fit-elle.

Et toute la noblesse de sa conduite opposée à la lâcheté de son agresseur tenait dans ce mot.

Rassurés sur le sort de la jeune Serbe, les deux aviateurs songèrent à Strong et ils levèrent les yeux.

L'Anglais avait le dessus, mais il était manifeste que son unique adversaire refusait le combat.

Le dénouement prévu se produisit.

Le Boche obliqua vers le parc et, si bien posé, leva les bras.

— Oh ! ce geste !... s'écria le lieutenant d'Athis.

Cet unique survivant de l'escadrille ennemie était un professionnel connu, ayant longtemps séjourné à Paris. Suisse d'origine, il s'était engagé au service du prince de Worth pour la durée de la guerre.

Deux ans de la vie de Paris l'avaient non seulement urbanisé, mais encore nanti d'un certain scepticisme.

— Hé-là !... Je tiens surtout à revoir mes montagnes... débute-t-il.

Mais Jean d'Athis brûlait d'être fixé au plus vite sur des détails obscurs qu'il importait d'éclaircir.

Il demanda :

— Comment se peut-il que le prince ait eu le temps de réunir l'escadrille que nous venons de combattre ?

— C'est bien simple, expliqua l'aviateur. Ne voyant pas revenir notre chef, le kronprinz a sélectionné l'équipe dont je reste le seul survivant pour aller en vitesse à sa recherche. Nous avons croisé le prince par hasard. Descente immédiate. Ordre de défendre la villa des Rosiers pendant qu'il y séjournerait.

— C'est tout ?

— « Dès que je prendrai mon envol, ajouta le prince, ordre de m'escorter jusqu'à mon château de la Forêt-Noire où vous veillerez jusqu'à mon retour. »

— Le prince ne comptait donc pas rester ?

— Non, car il doit, cette nuit même, accompagner le kronprinz jusqu'au nord de la Hollande pour assister au passage d'un nouveau raid de zeppelins.

— Y a-t-il un nombreux personnel au château dont vous parlez ?

— Il n'y a là que quelques femmes habitant les communs, et, attaché au château même, un ménage de vieux serviteurs.

(A suivre.)

## AUTOUR DE LA GUERRE



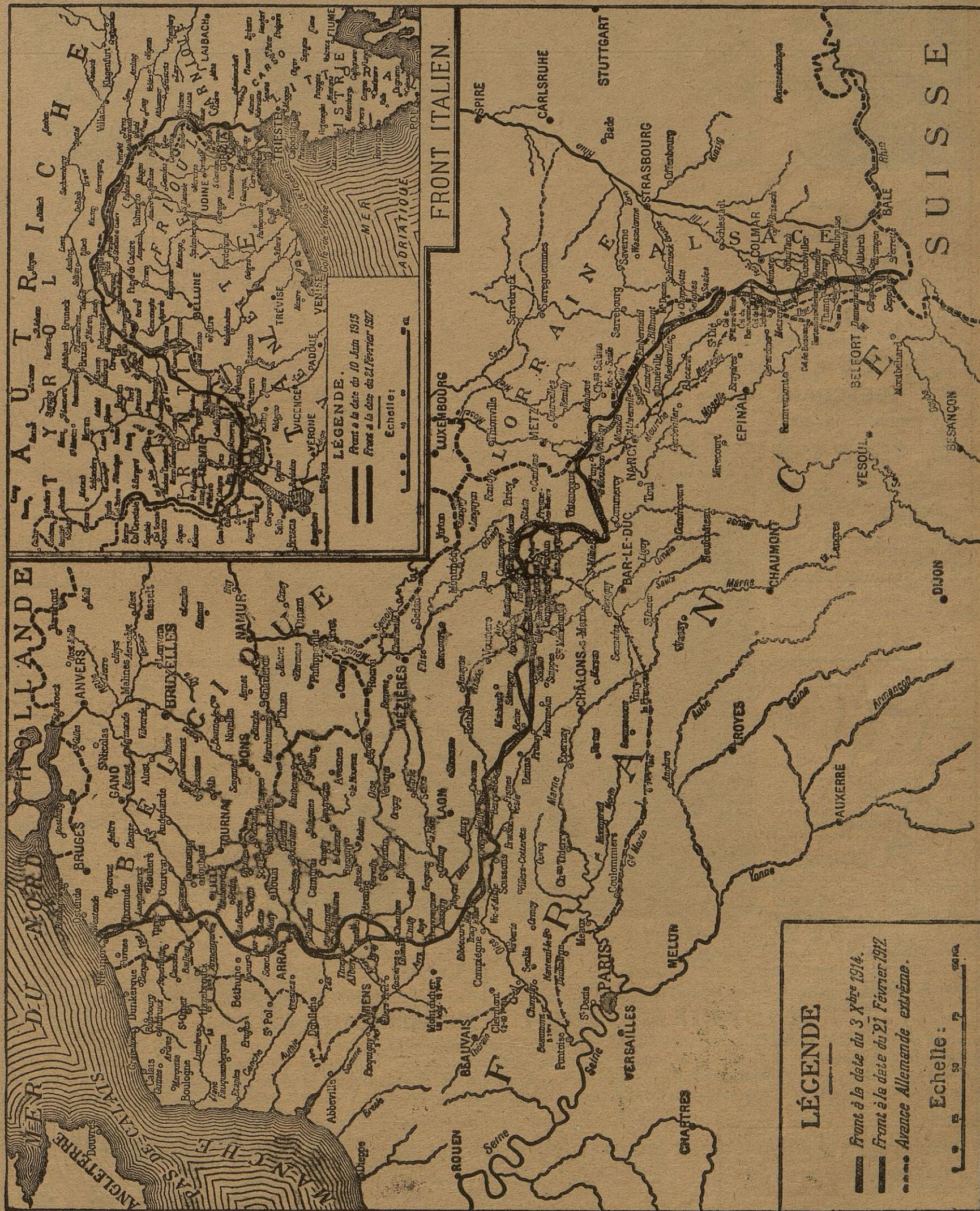
M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis, quitte Paris pour aller s'embarquer en Espagne. A droite, Mme Gérard à la portière.

La crise du charbon sévit aussi à Londres ; dans le médaillon : une distribution de combustible organisée par la municipalité.



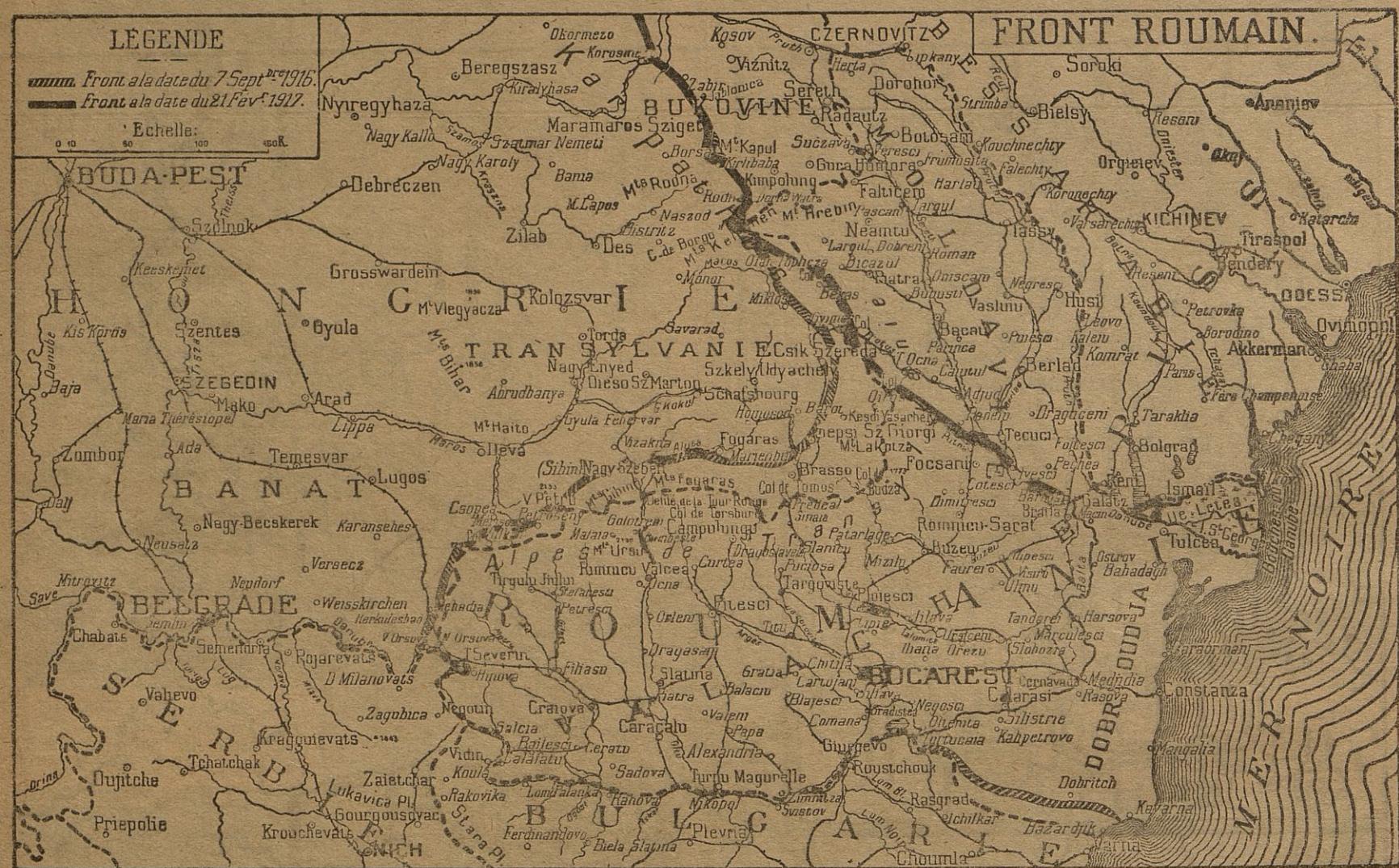
M. Bissolati, ministre d'Etat dans le cabinet italien, est venu en France rendre visite à ses frères d'armes des armées alliées ; car il a vaillamment combattu et a été blessé sur le front du Trentin. Pendant son séjour à Paris il a longuement conféré avec MM. Briand, président du conseil, et Albert Thomas, ministre de l'armement. Cette photographie a été prise à la suite de cette conférence dans le cabinet du président du conseil : M. Bissolati est à droite, assis en face de M. Briand ; dans le fond, M. Albert Thomas.

# LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

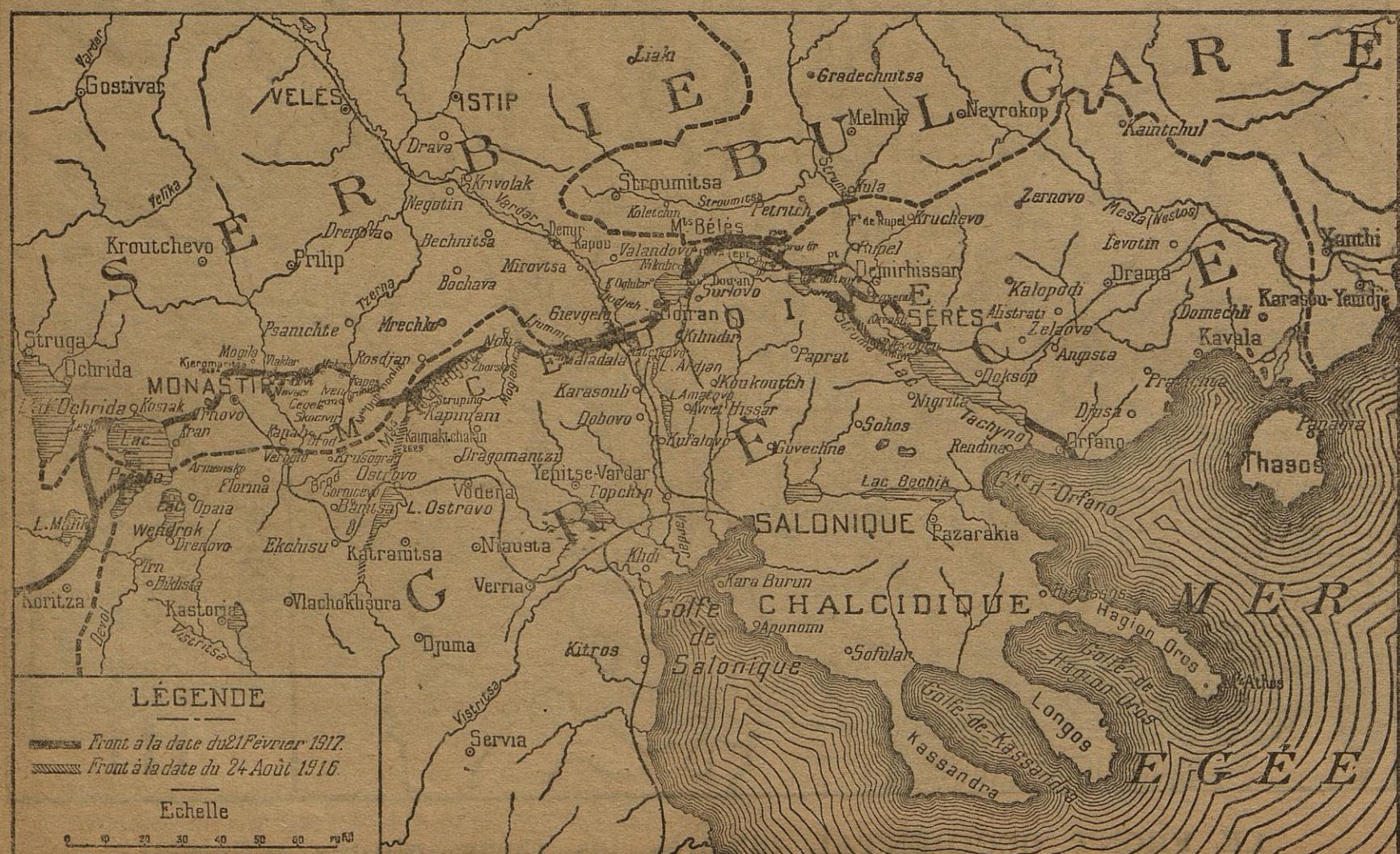


## LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



## LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS





LE CAPITAINE DOUMER  
qui vient de passer au rang des as,  
en abattant son 5<sup>e</sup> avion.



L'amiral anglais Poore remet à des marins français, à Toulon, des décorations  
qui leur ont été conférées par le roi d'Angleterre.



L'AVIATEUR HAUSS  
un de nos as, mort glorieusement  
dans un combat aérien.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**FRONTS RUSSE ET ROUMANIE.** — Les nouvelles du front russe continuent à être d'un intérêt secondaire. Cependant, il se produit toujours ici ou là quelque combat. Le 15, nos alliés sont attaqués assez rudement à 25 verstes au sud-est de Zlotschow, mais ils mettent l'assaillant en fuite. Le 18, autre attaque, cette fois au bourg de Kstchawa (sud-ouest de Dwinsk). Les Allemands arrivent à mettre le pied dans des tranchées russes, mais finalement ils sont repoussés. Cette affaire minime n'est intéressante que parce qu'elle évoque le nom d'un secteur : Dunabourg, ou Dwinsk, sur lequel porta le gros effort de la grande offensive allemande en 1915. L'armée russe qui tient ce secteur est commandée par le général Dragomirov, fils du célèbre maréchal de ce nom, et l'un des chefs les plus brillants des armées de nos alliés. Il s'est particulièrement distingué, lors de l'offensive russe en Galicie, où la cavalerie, dont il commandait une division, put rendre les immenses services que lui interdit pour le moment la guerre de positions ; c'est à l'activité de leur cavalerie que les Russes durent de pouvoir, en quelque sorte, « enlever » les territoires de Galicie d'où ils n'ont pu depuis lors être délogés. Signalons encore, le 20 février, une autre attaque, assez forte, contre nos alliés dans la région de Slaventine.

En Roumanie, il n'y a pas non plus de grands événements, mais on constate que la situation s'améliore de jour en jour. Le fait seul que l'on reçoit de temps à autre des communiqués directs de Jassy ou du grand quartier général roumain est déjà une indication réconfortante. Ceux du 19 et du 21 ne signalent d'actions d'infanterie qu'au nord de Dornavatra, sur la frontière ouest de Moldavie, et dans la région Padurea-Neagra, où tout s'est passé entre petites unités et sans résultats pour personne. Partout ailleurs le canon seul est occupé. L'artillerie russe travaille avec dévouement pour les Roumains ; elle empêche dans bien des cas l'ennemi de mener à bien les travaux qu'il essaie d'établir pour consolider ses lignes ; mais elle s'attire de sévères répliques dont quelques-unes, comme cela eut lieu le 21, près de Cjuslea, se font à l'aide d'obus asphyxiants. Le grand-duc Georges de Russie qui vient de visiter Galatz a déclaré aux autorités que la situation militaire, sur le front de Roumanie, a subi dans un sens favorable un changement complet.

**FRONT DE MACÉDOINE.** — Nous avons signalé une attaque contre nos positions, à l'est de Paralovo, cote 1.050. Une contre-attaque italienne, brillamment menée, nous rendit l'ensemble de quelques tranchées que nous avions perdues au cours de cette affaire. L'ennemi revint à la charge le 13, avec des forces assez importantes, mais il fut repoussé. Les Français sont entrés pour la première fois en contact avec les Autrichiens sur cette partie du front et ces derniers n'ont pas eu à se féliciter de ces nouvelles relations. Chassés de leurs positions, ils ont laissé entre nos mains un certain nombre de prisonniers à l'aspect minable, hâves et mal vêtus.

En Grèce, le gouvernement a bien donné satisfaction à l'Entente sur quelques points, d'ailleurs les plus importants de ceux visés par l'ultimatum, mais certaines autres réclamations restaient sans résultat. Pendant ce temps le blocus est maintenu, et la population commence à en ressentir cruellement les effets. Il a fallu une nouvelle sommation des ministres de l'Entente pour obliger le gouvernement d'Athènes à exécuter complètement, une fois pour toutes, les conditions qui lui ont été imposées et auxquelles il paraissait avoir adhéré. Ce nouveau geste, joint à l'effet du blocus, aurait enfin le résultat attendu. On annonce que de nombreux soldats et officiers de l'armée royaliste seraient allés rejoindre l'armée formée à Salonique par le gouvernement provisoire, et auraient pris du service dans les rangs de cette dernière.

**MÉSOPOTAMIE.** — Nos alliés continuent à gagner du terrain vers Kut-el-Amara. Ils sont arrivés à déblayer complètement la boucle de la Dahra : le 16 au matin ils étaient maîtres de la totalité de la boucle. Les Turcs qui s'y étaient trouvés bloqués avaient pu en grande partie s'en échapper, cependant il resta à nos alliés 2.000 prisonniers dont 95 officiers, 5 mitrailleuses, 2.500 fusils, des approvisionnements et des munitions sont tombés entre leurs mains. Nos alliés ont eu la preuve qu'une grande quantité de matériel avait été en outre détruite soit par leur artillerie, soit par les Turcs eux-mêmes. Le 17, les Anglo-Indiens, poursuivant l'ennemi, donnent l'assaut à ses positions de Sanna-Yat, sur la rive gauche du Tigre, et occupent ses premières lignes sur un front de 300 à 500 mètres. De deux contre-attaques, l'une réussit à reprendre un peu du terrain perdu : incident sans portée. Sur la rive droite nos alliés réalisent de nouveaux progrès à l'ouest de Shumran.



M. Albert Thomas, ministre de l'armement, lisant son discours devant la statue de George Washington lors de l'anniversaire du grand patriote américain.

### NOTRE PRIME AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

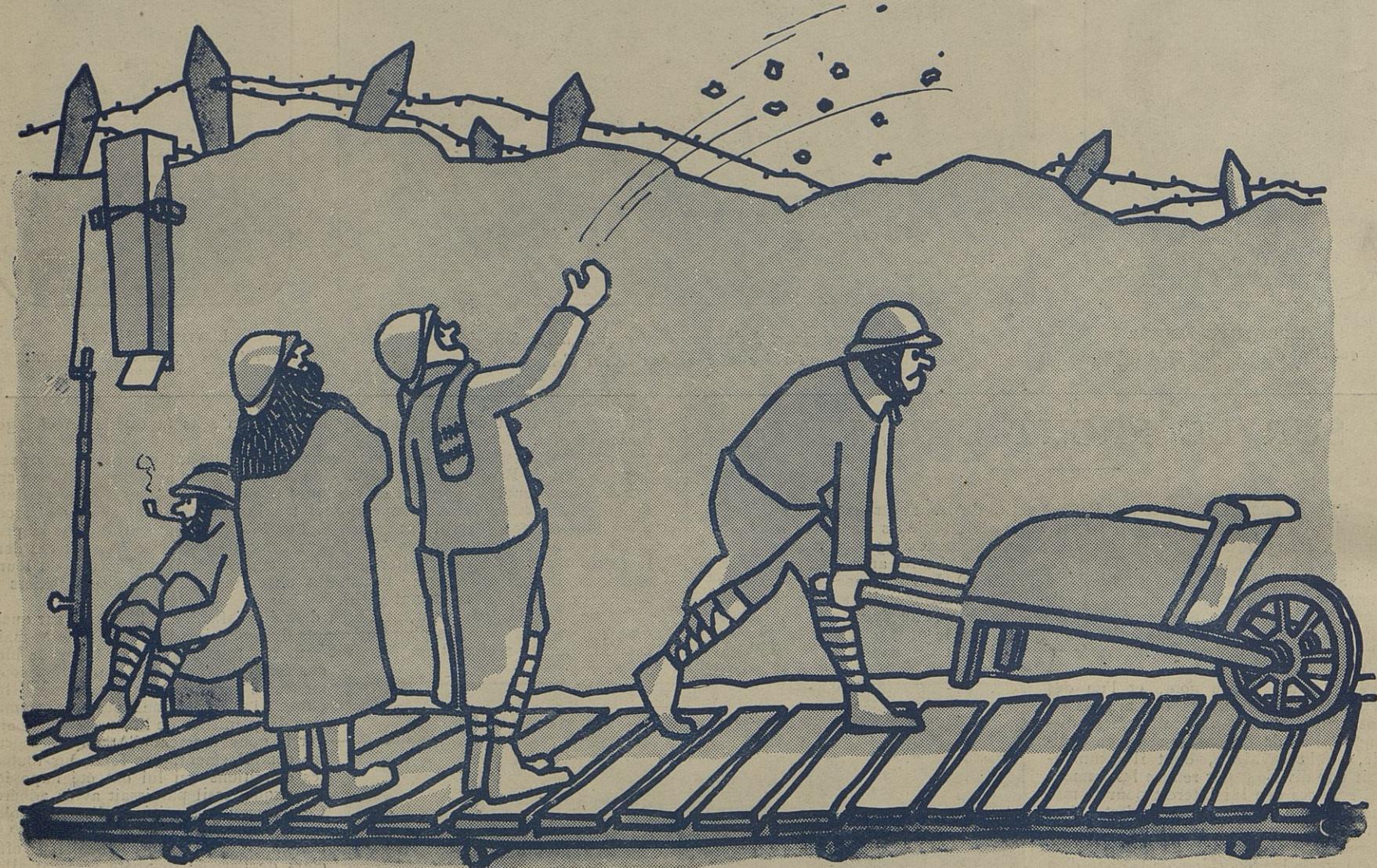
Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, le bon-prime inséré dans ce numéro, à la page vi des annonces, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande suivant tarif réduit indiqué sur ce bon. Nous acceptons les photos défectueuses ou à transformer avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

**LE PAYS** offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant  
**DE**  
**FRANCE**

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 123 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Sentinelle belge sur les bords de l'Yser. »  
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

## La Guerre en Caricatures

LES TEMPS SONT CHANGÉS



— Oui, mon vieux, quand j'étais gardien au Luxembourg et que je jetais du pain comme ça...



Rouffé

...il venait des oiseaux...